

l'administration de l'éducation comme champ de pratique professionnelle, d'études et de recherche » (p.433).

Comme l'indique le sous-titre *Une perspective historique*, l'ouvrage n'est pas un manuel de cours pouvant être utilisé seul dans le cadre d'une formation à la pratique de l'administration scolaire. *L'administration de l'éducation* se veut un temps d'arrêt dans la course aux recettes pour permettre tant aux administrateurs qu'aux universitaires de prendre conscience, entre autres, du lien étroit qui lie les conceptions de l'administration de l'éducation à l'évolution de champs très similaires comme l'administration des affaires ou le développement de la main-d'œuvre. Au-delà de sa remarquable exhaustivité, l'ouvrage apporte une riche contribution conceptuelle en cherchant à reconnaître à leur juste valeur les apports de la pratique et de la recherche, même s'ils n'en constituent pas le fin mot.

Alexandre Beaupré-Lavallée

Université de Montréal

Samira El Atia (dir.)

*L'éducation supérieure et la dualité linguistique dans l'Ouest canadien.
-Défis et réalités*

Québec : Presses de l'Université Laval (Collection Perspective de l'Ouest), 2018. 250 pp.

Dirigé par Samira El Atia, ce collectif réunit une grande diversité d'essais et d'articles scientifiques signés, pour la majorité, par des membres du corps professoral du Campus Saint-Jean de l'Université de l'Alberta. Il a pour objectif de « donner une image complète pour mieux comprendre les défis et les enjeux d'un contexte éducatif unique offrant l'enseignement supérieur en français, tout en gardant à l'esprit une évolution sociale, économique et politique constante avec des réalités linguistiques, juridiques, ethniques et culturelles où le français est et reste un point central » (p. XII). Bien que les textes soient de qualité inégale, le lectorat pourra se rendre compte de la grande complexité des défis et des enjeux, d'hier et d'aujourd'hui, de l'enseignement supérieur au Campus Saint-Jean et des innovations mises en place pour y répondre, notamment en ce qui concerne l'intégration des différentes catégories sociales et linguistiques (sociolinguistiques) construites par les divers auteurs (internationaux, Québécois, catholiques ou non-catholiques, Canadiens, anglophones, francophones de naissance ou néo-francophones, francophones ancestraux, francophones minoritaires ou majoritaires, Franco-Albertains, locuteurs francophones natifs restreints ou non restreints, Autochtones). Cette multiplication des catégories démontre, à elle seule, le niveau de complexité sociolinguistique du contexte sous étude et de la diversité des perspectives ontologiques adoptées par les chercheuses et les chercheurs.

La première section de l'ouvrage, intitulée *Comprendre le milieu linguistique éducatif minoritaire*, contient quatre chapitres portant sur le thème « Histoire ». Le premier chapitre, signé par ElAtia, aborde le thème à partir d'entrevues menées avec

des doyens, des doyennes et un vice-doyen ayant été à la barre du Campus depuis son intégration à l'Université de l'Alberta jusqu'à aujourd'hui. Alors que certaines contradictions s'observent dans le texte (ex. : une Chaire de recherche du Canada, obtenue en 2002, est associée au décanat en place à partir de 2004) et que trop peu de données (citations des entrevues) s'y trouvent, la narration permet de voir comment la question du rapport entre le Campus et la/les communauté(s) francophone(s) d'Edmonton se trouve en toile de fond des efforts de développement d'un milieu universitaire inclusif. Le deuxième chapitre présente l'historique du droit à l'éducation publique en langue française en Alberta de la perspective d'un des demandeurs dans la cause *Mahé vs Alberta*, cause historique culminant par la reconnaissance du droit de gestion scolaire des communautés francophones en contexte minoritaire. Dépassant la seule question du droit de gestion des francophones, Pierre Dubé révèle des tensions religieuses très peu documentées : lors de la mise en œuvre du droit de gestion dans les années 1980, les catholiques majoritaires auraient agi pour exclure les non-catholiques du système d'éducation de langue française en Alberta. Dans le troisième chapitre, Léonard fait part de l'importance de réclamer les éléments du paysage toponymique des provinces de l'Ouest qui sont historiquement francophones, mais aujourd'hui anglicisés, effacés ou autrement marginalisés. Il présente un argument convaincant de l'importance de la reprise de ce paysage pour la construction d'une francophonie forte et d'une identification par les élèves des écoles à cette francophonie. Finalement, dans le quatrième chapitre, Alhamid et ElAtia font état des représentations linguistiques actuelles qu'a le corps étudiant du Campus vis-à-vis du français canadien et du français hexagonal. Une division s'y dessine qui légitime le français des « internationaux » et minorise le français des « Canadiens francophones et anglophones ».

Dans la deuxième section, *Éducation et inclusion*, quatre chapitres présentent chacun les besoins d'inclusion d'une catégorie sociale. Dans le premier chapitre, Villeneuve traite du besoin d'intégration du corps étudiant issu des programmes d'immersion française ou de francisation en milieu minoritaire (francophones restreints) à une communauté francophone pour l'acquisition de compétences sociolinguistiques. De ce fait, elle pose la question de l'inclusion de ces deux populations à la communauté de pratique francophone du Campus comme enjeu important pour leur apprentissage et pour la vitalité de la communauté francophone. Dans le second chapitre, Mulatris porte son regard sur l'inclusion des populations d'origine immigrante au sein de la francophonie albertaine. Son analyse fait ressortir une association forte, mais erronée, entre immigration et origine africaine, une construction en vase clos d'une école et d'une communauté scolaire pour les immigrants, en parallèle à celles des Canadiens. Cherchant à dépasser cette construction dyadique, Mulatris propose d'inclure les Autochtones dans la construction d'une francophonie inclusive. Dans le troisième chapitre, Lemaire ramène le lectorat au niveau de l'individu, de ses parcours langagier et universitaire et de ses sentiments d'inclusion et d'exclusion. Partant de dessins réalisés par des membres du corps étudiant du Campus, elle démontre combien ce contexte sociolinguistique est vécu soit comme lieu d'inclusions ou d'exclusions selon les individus. Finalement, dans le dernier chapitre de cette

section, St-Amand et Bahi présentent un cadre théorique pour penser le sentiment d'appartenance comme composante de l'inclusion scolaire.

La troisième et dernière section du collectif apporte un éclairage sur la *diversité et l'unité dans les programmes*. Le premier chapitre, signé par Fagnan et Levasseur-Ouimet, présente l'histoire des activités de la Chorale Saint-Jean de ses débuts comme lieu de formation au sein du Juniorat francophone Saint-Jean jusqu'à aujourd'hui comme point de rassemblement pour la communauté francophone, le corps étudiant et le corps professoral du Campus Saint-Jean. De ce fait, le texte de Fagnan et Levasseur-Ouimet contribue à la construction de l'histoire de l'institution telle que présentée dans la première section. Dans le deuxième chapitre, Mounsef aborde la corporalité théâtrale comme moyen d'expression qui égalise le terrain des communications dans une andragogie pour le milieu minoritaire : le corps étudiant du Campus présente des différences de niveaux de compétence et d'aisance en français, langue orale, et l'utilisation du corps comme véhicule de communication permet de dépasser ces différences. Le troisième chapitre fait état du développement et du fonctionnement actuel d'un centre d'écriture bilingue que dirigent les deux auteures du texte, Wilson et Lemaire. À ses débuts, le centre était perçu comme un lieu d'accompagnement langagier pour les étudiant.e.s pour qui le français est une langue minoritaire. Il s'est plus récemment transformé en centre d'appui pour les étudiant.e.s pour qui le français est la langue seconde. Pour leur part, les auteures mettent de l'avant une nouvelle vision et un nouveau fonctionnement qui se veulent plus inclusifs puisque fondés sur la construction d'un espace sécuritaire pour toutes et pour tous, peu importe leur rapport à la langue française. Ce faisant, Wilson et Lemaire témoignent à la fois des forces de cette nouvelle mouture (sentiment de sécurité du corps étudiant et formation des moniteurs) et de ses défis (présence majoritaire du corps étudiant du programme d'éducation dans le groupe des moniteurs et absence complète du corps étudiant des domaines scientifiques). Finalement, M'Barek signe le dernier chapitre de cette section et du livre. Ce chapitre propose l'étude de la littérature de langue française comme moyen pour soutenir l'apprentissage du français langue seconde en milieu minoritaire et se termine sur le plan d'une leçon type.

Comme l'indique ElAtia en introduction, la langue française et l'intégration de tous les locuteurs et de toutes les locutrices de cette langue au projet du Campus est le fil conducteur des chapitres qu'elle a rassemblés dans cet ouvrage. Cet accent permet de tisser le portrait d'une communauté universitaire en contexte linguistiquement minoritaire et hétérogène du point de vue des répertoires langagiers, des rapports à la langue d'enseignement/apprentissage et des rapports entre groupes sociolinguistiques. Ce collectif aurait profité grandement d'une présentation du domaine de recherche qu'est l'éducation en contexte minoritaire, domaine duquel est tiré un grand nombre de concepts peu ou pas définis par les auteurs (ex. : francisation, anglo-dominant). Le domaine de l'enseignement/apprentissage d'une langue seconde, domaine d'une égale importance dans le livre et sur le Campus, est mieux étayé au fil des chapitres. De plus, il aurait été important d'inclure un chapitre de conclusion au collectif afin de préciser les liens entre les chapitres et avec l'objectif de départ posé par la rédactrice. Cela étant dit, ce collectif permet de constater à quel point le Campus

Saint-Jean est un milieu foisonnant de tensions langagières et identitaires, d'actions éducatives, d'apprentissages et de recherches innovantes en éducation, en arts et en sciences sociales.

Phyllis Dalley
Université d'Ottawa

David Aubin

L'élite sous la mitraille. Les normaliens, les mathématiciens et la Grande Guerre 1900–1925

Paris : Éditions rue d'Ulm, 2018. 374 pp.

Dans cet ouvrage richement documenté, David Aubin brosse un portrait fouillé des jeunes mathématiciens français victimes des combats de la première Guerre mondiale. L'auteur se concentre essentiellement sur les élèves de l'École Normale Supérieure (ENS), institution qui formait, et forme toujours, l'élite française de la discipline. D'emblée, l'auteur constate que peu d'études historiques ont tenté d'examiner l'influence qu'a pu avoir la grande Guerre sur l'évolution des mathématiques en France, exception faite d'une thèse historiographique, dite « thèse Bourbaki », qui sert de point de départ au récit.

Nicolas Bourbaki est le nom d'un groupe de mathématiciens, principalement français et issus de l'ENS, dont les travaux ont eu une influence majeure sur l'évolution des mathématiques à partir de la fin des années 1930. Certains membres éminents du groupe Bourbaki sont à l'origine d'une croyance persistante qu'Aubin expose dans les deux premiers chapitres du livre : la Grande Guerre aurait décimé toute une génération de jeunes mathématiciens français prometteurs, ce qui aurait causé un retard dans la discipline durant l'après-guerre. Ces pertes résulteraient d'un égalitarisme républicain mal compris qui a envoyé au front l'élite intellectuelle de la nation, dont les mathématiciens auraient eu à souffrir les plus lourdes pertes. Cette attitude contraste avec celle, plus stratégique, des Allemands qui auraient cantonné leurs savants à des tâches moins risquées, plus adaptées à leurs compétences et, par conséquent, plus utiles à l'effort de guerre. Les pertes subies par la communauté mathématique française auraient créé un vide qui s'est traduit par un manque de professeurs et de chercheurs que la génération suivante n'ayant pas connu la guerre, celle de Bourbaki, a dû combler. La thèse Bourbaki aurait « connu une grande fortune historiographique qui ne s'est guère démentie jusqu'à récemment » (p. 30). Dans la suite de l'ouvrage, l'auteur s'attelle à distinguer ce qui relève, dans cette thèse, de faits vérifiables, et ce qui participe plutôt de la construction d'une mémoire disciplinaire idéalisée.

Au chapitre 3, Aubin confronte la thèse de la surmortalité des mathématiciens français durant la guerre. Pour cela, il met en perspective des statistiques de mortalité des étudiants de l'ENS avec celles de leurs homologues polytechniciens, de la